

Il a dit

«J'ai baisé la France jusqu'à l'agonie»

Nick Conrad Le Français rappe ces paroles dans son titre «Doux pays» et déclenche l'ire du ministre de l'Intérieur, Christophe Castaner.



Polémique

La Palestine à l'Eurovision

Le groupe islandais Hatari a sorti des drapeaux palestiniens lors de la finale du concours à Tel-Aviv, samedi, ce qui lui vaudra une sanction de l'Union européenne de radio-télévision.



Arts de la scène

18^e Prix Premio

Le 1^{er} prix d'encouragement (25 000 fr.) va aux Battantes de Lausanne, le 2^e (6000) au Genevois Simon Senn.

Création

Le théâtre, mode d'emploi, façon Loup

Eric Jeanmonod met l'illusion à la fête en adaptant le polar «Jimmy the Kid»

Katia Berger

📧@berger_katya

Quelle gageure! En cherchant à égaler les succès tout public qui font sa légende - «Le bon gros géant», «Zazie dans le métro»... -, le Théâtre du Loup les dépasse de cent coudées. Comment? En exploitant le savoir-faire qui le caractérise - pour aller vite, la triade astuce, décor et facétie. Bien sûr. Mais surtout, sur ce coup, en faisant confiance à son maître d'œuvre, Eric Jeanmonod. En s'en remettant à ses affinités littéraires jusque dans ses élections les plus déraisonnables...

Le metteur en scène et scénographe genevois se trouve vouer une indéfectible admiration à l'écrivain américain Donald E. Westlake, notamment à sa série policière de quinze volumes dite les «Dortmunder». Son choix a tôt fait de se fixer sur le troisième roman, «Jimmy the Kid» (1974), qui, conformément à une charte interne au Loup, embarque un marmot «dans les turpitudes d'un monde d'adultes».

Joute entre réel et fiction

Il a fallu à Jeanmonod agencer pas moins d'une quinzaine de lieux différents sur le plateau, où circulent un total de 23 personnages. Modules architecturaux, projections vidéo, rideaux coulissants, accessoires improbables et autres bruitages plus vrais que nature, on ne saurait exagérer l'ingéniosité nécessaire pour évoquer les rues de New York durant les *seventies*, le bar du coin et son arrière-salle, le cabinet alternativement du psy et de l'avocat, l'appartement miteux, les routes de forêt menant à la ferme abandonnée... Idem pour les dix comédiens qui endossent à tour de bras les costumes de malfrats, d'agents du FBI, de busi-



Deux narrateurs s'échangent le rôle de Donald Westlake, tandis qu'une bande de pieds nickelés applique sa leçon de kidnapping.

nessman ou de barman, voire de cheval de la police montée en proie à un besoin urgent. David Gobet, favoris épatés, Lola Riccaboni, jumelle de Faye Dunaway, Thierry Jorand, agilité bonhomme, et un François Nadin à tout faire tirent tout spécialement leur épingle du jeu.

Eh bien, figurez-vous que cette laudative énumération n'est que brouille, à côté des prouesses accomplies par la narration elle-même. «Ce n'est pas le style qui compte, entend-on formuler à un

niveau ou un autre du récit, c'est l'histoire!»

Couturier des casses aussi flamboyants que ratés, le cambrioleur John Archibald Dortmunder et son acolyte Andy Kelp s'essaient cette fois au kidnapping. Pas à l'instinct, non. Mais en «adaptant» à la lettre les instructions fournies par un polar de leur prédilection, «Voleurs d'enfant». Sortes de Bouvard et Pécuchet du crime, notre bande de bras cassés réussirait son coup aussi sûrement que les illusionnistes de la

scène du Loup si une réalité imprévue ne les rattrapait sur le chemin où pétarade leur bagnole de fortune. Cet os? Le gamin de riche, objet du rapt, otage a priori docile, qui s'avérera bien plus finaud que l'aventure livresque ne l'annonçait.

Finaud, certes, mais aussi infaillible cinéphile, le mioche, tout comme l'auteur originel et son adaptateur scénique. Si bien que les couronnes tressées à l'imaginaire le sont ici à l'aide de trois mèches bien fournies: celle d'une enfance jamais

avare de surprises; celle d'arts jamais à un plagiat près; et celle du dispositif théâtral proprement dit, jamais en panne de magie. La fiction dans la fiction place quelque part cette vraie-fausse pancarte sur une fausse-vraie chaussée: «Déviation». Cette comédie pleine de finesse en regorge. Que vous ayez de 10 à 100 ans, ne manquez pas de vous y perdre.

«Jimmy the Kid» Théâtre du Loup, jusqu'au 5 juin, 022 301 31 00, www.theatreduloup.ch

Christophe en duos, un succès fou

Disque

À 73 ans, le dandy des sons prête ses chansons aux voix des autres. Du «oh!» et des «bah!» mais rien de tiède

La vie est belle pour Christophe. N'était son besoin compulsif de vivre en anachorète nocturne dans sa maison-studio, le musicien qui considère sa musique comme de la «peinture sonore» et ses disques comme autant d'«expositions» a de quoi se sentir moins seul. La pop de 2019 s'est saisie des effets qu'il manipulait depuis toujours en alchimiste: fréquences tordues, voix brouillées, filtres robotiques, lexique electro et rap qu'une jeune génération a érigé en standard. Cela valait bien un disque de duos, format que Christophe, champion de l'antipromotion, avoue benoîtement n'avoir jamais apprécié - tout comme il déteste sa voix, n'étant devenu chanteur que «grâce aux caisses d'échos et de réverbération».

Dont acte. Le musicien de 73 ans a ouvert son coffre à chansons à des amis aussi anciens qu'Eddy Mitchell et des connaissances aussi récentes que Nusky & Vaati, icônes de ce rap noyé dans l'electro que la nouvelle vague affectionne. Autant dire que les complexes vocaux de Christophe s'accrochent des filtres des deux rappeurs, qui transforment «Succès fou» en ovni caoutchouteux. Ou des sons de Sébastien Tellier, pas moins bizarre sur une «Señorita» chaude comme une baraque à frites.

Certains chantent sur des terrains moins aventureux (Étienne fait du Daho), voire cliché en diable (Eddy fait du Mitchell), mais peu de chansons échappent à une adaptation osée. Avec ce paradoxe: l'exercice du duo vaut moins pour la qualité de ses chanteurs que pour le morceau en tant que tel, comme un tout singulier, cohérent, aussi étrange que ces «Mots bleus» devenus cantate morbide avec Son Lux. Et «Aline», son plus grand tube? Elle n'est pas là. Il faut s'appeler Christophe pour oser ça. **François Barras**

«Christophe etc.» Christophe, Capitol

La peinture de Luca Mengoni déploie ses chants de la terre au ciel

Exposition

L'artiste tessinois explore les labyrinthes du quotidien à la galerie Alexandre Mottier

Une sobre échelle sur fond azur, quelques nuages qui moutonnent naïvement dans un éther profond ou le rouge sauvage de branches d'églantiers. Au premier regard, les tableaux de Luca Mengoni en appellent aux sens simplement: les motifs sont limpides, empruntant parfois leurs traits allusifs au langage de l'art brut ou à celui de la géométrie. Mais c'est toute l'ambivalence du monde qu'ils convoquent lorsqu'on les contemple de plus près. Réunies sous le titre de «Cantilène», comme ces poèmes profanes qu'on chantait au Moyen Âge, une vingtaine d'œuvres de l'artiste né à Bellinzzone en 1972 sont



«Scala/Rosa canina», acrylique sur bois, 2019. GALERIE A. MOTTIER

présentées à la galerie Alexandre Mottier.

La mythologie a toujours occupé une place centrale dans le travail de Luca Mengoni, qui est également poète. «À ses débuts, il a beaucoup axé ses recherches sur le thème du

dédale, explique le galeriste Roberto Vignola. Enfant, son grand-père l'emmenait jouer dans un labyrinthe où a poussé un champ de coquelicots.» L'artiste a très tôt instauré un dialogue entre constructions humaines et éléments de botanique - grai-

nes, tiges et fleurs -, entre nature domestiquée et vie indomptable. Tout en convoquant les mythes, par la métonymie lorsqu'il représente l'aile d'Icare, ou par comparaison, quand les semences de coquelicot, fleur emblème de Perséphone, deviennent spermatozoïdes.

Car que ce soit pour échapper au Minotaure ou aux méandres sombres du quotidien, l'homme a toujours tenté de s'enfuir par le haut. Chez Luca Mengoni, les échelles relient le sol aux nuages, les zigourats (ndlr: édifices religieux mésopotamiens en forme de pyramide à étages) s'élèvent en escaliers stylisés contre le ciel, comme pour inviter les hommes à se transcender vers le divin.

Depuis quelques années, le Tessinois décline le motif du cynorrhodon - du grec, «rosier du chien» - parce que ses racines guérissaient censément les morsures de canidés enragés. Chez Alexandre Mottier, les luxuriants arbustes étendent

leurs ramées écarlates sur bois ou papier marouflés sur toile, où huile et gouache se mélangent. Là encore, l'intention se lit par strates: l'indiscutable beauté de la plante se fait sournoise, lorsqu'on sait les propriétés urticantes des fruits du bien nommé gratte-cul, et l'agressivité redoutable de ses épines.

L'une des plus récentes créations de Luca Mengoni confine à la sculpture. Accrochés au mur, six blocs de bois portent autant de lettres formant l'expression «Hold on», soit «Tiens bon», titre d'un fameux gospel. Les couleurs vives et gaies contrastent avec la teneur de ce cri psalmodié jadis par les esclaves, qui tient à la fois de l'invocation résignée et de la sourde révolte.

Irène Languin
📧@Gazonee

Luca Mengoni Jusqu'au 8 juin à la galerie Alexandre Mottier, 17, bd Georges-Favon, www.galerie-mottier.ch

Ça vous tente?

Baroqueries mafieuses

Théâtre musical Composée d'une rutilante brochette d'étudiants en art dramatique et en chant, la Compagnie Latartine, beurrée d'un «Mozart'ella» l'an dernier, entonne cette semaine au Pitoëff son nouvel opus, «Papaver». L'intrigue de cette comédie lyrique écrite sous la direction d'Alice Businaro nous plonge dans la mafia des années 50, dont l'un des caïds vient de rendre l'âme. Larmes, tromperies et disputes familiales se feront jour autour du défunt, accompagnées par un ensemble à cordes avec clavecin, qui interprétera d'illustres pièces du répertoire baroque - Haendel, Vivaldi, Scarlatti, entre autres. **K.B.**

Théâtre Pitoëff, du 22 au 25 mai à 20 h, www.cielatartine.com